

# Jeremy Irons

## Le mystère Irons

Dominique Benjamin

Number 172, May–June 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49866ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Benjamin, D. (1994). Jeremy Irons : le mystère Irons. *Séquences*, (172), 29–32.

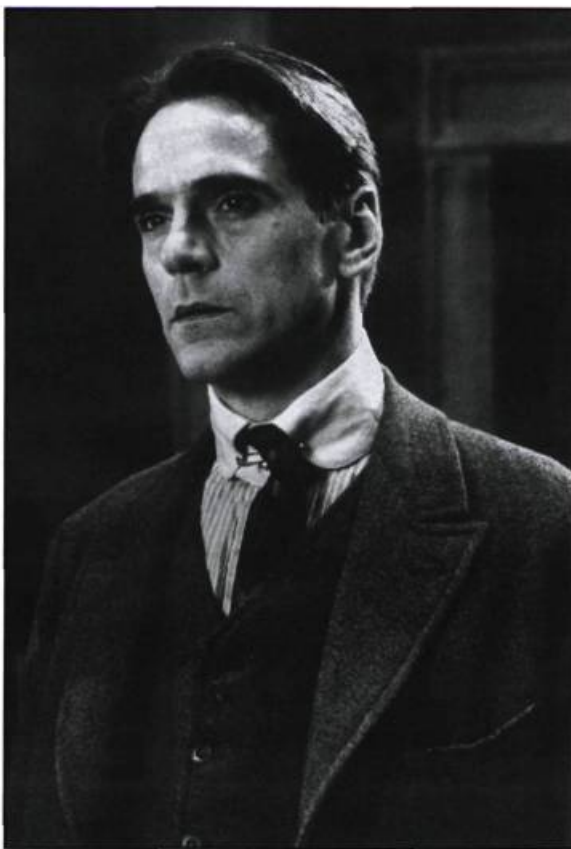
En 1982, Jeremy Irons participait à son premier Festival de Cannes. Loin d'être impressionné par tout le brouhaha qui l'entourait, il déambulait avec le plus grand calme et naviguait avec aisance d'une entrevue à l'autre. C'était l'époque où il était encore relativement peu connu même si on avait pu le voir dans **The French Lieutenant's Woman**. C'était l'époque où l'on pouvait encore l'approcher avec une certaine facilité, alors que le barrage d'agents de presse et d'intermédiaires de toutes sortes était à son minimum. C'était l'époque où l'on pouvait passer une heure en sa compagnie sans être dérangé.

Professionnel, affable, il conservait déjà une certaine réserve et ne jouait aucunement de cette renommée qui commençait à poindre. La tête froide et les deux pieds sur terre, Jeremy Irons était alors au seuil de ce qui devait s'avérer l'une des plus remarquables carrières d'acteur moderne. À l'âge de quarante-cinq ans, il a déjà derrière lui une filmographie qui ferait l'envie de la plupart de ses congénères, un Oscar dans sa poche, de nombreux autres prix d'interprétation, et c'est loin d'être terminé.

S'il existe une constante chez les personnages «ironiens», il faut savoir la déceler dans une certaine recherche de l'ordre, d'un équilibre au milieu du chaos : chez Novak, l'ouvrier polonais coincé en Angleterre dans **Moonlighting**; chez Gabriel, le jésuite hautboïste de **The Mission**; chez un écrivain timide du nom de **Kafka**; chez Tom Crick, un professeur d'histoire en pleine crise dans **Waterland**; chez les frères gynécologues de **Dead Ringers** où le diplomate René Gallimard séduit par une illusion dans **M. Butterfly**; ou chez Stephen Flemyng, le médecin politicien obsédé par un certain visage de l'amour dans **Damage**. Si Jeremy Irons affectionne les personnages ambigus, mystérieux, dont Klaus von Bulow est peut-être la représentation à la fois la plus énigmatique et la plus contrôlée, il ne craint pas — à l'écran — de se promener allègrement au bord du gouffre, ni de courtiser la folie jusqu'à un point de non-retour.

Né en 1948 à Cowes sur l'île de Wight, Jeremy Irons quitte l'école à l'âge

# Jeremy IRONS



de dix-sept ans avec la ferme intention d'ouvrir ses horizons aux expériences les plus diverses. Il se rend bien compte que les valeurs de respectabilité et de retenue propres à la classe moyenne qu'il a assimilées jusque-là le préparent assez mal à la vie d'acteur. Il sera donc tour à tour travailleur social, musicien des rues, touche-à-tout avant de se retrouver assistant régisseur au Marlowe Theatre de Canterbury. Il fait ses classes à l'école de théâtre du Bristol Old Vic avant d'être admis au sein de la compagnie du même nom dont il gravit assez vite les échelons.

Trois ans plus tard, il s'attaque à la capitale et, entre divers emplois de jardinage et de ménage, il décroche un rôle important : celui de Jean-Baptiste dans la comédie musicale *Godspell* qu'il jouera deux ans. Dès lors, il s'exécute sur les meilleures scènes du pays dans les classiques du répertoire, mais aussi des oeuvres contemporaines, notamment Pinter. Déjà il impressionne favorablement la critique.

Dans la seconde moitié des années 70, il aborde le médium télévisuel, et ses exigences particulières sur le plan de l'interprétation, avec des télééries comme **The Pallisers**, **Love for Lydia** et **Langrishe Go Down** dont les habitués de PBS se souviendront. En 79, il fait ses débuts au grand écran dans **Nijinski**, où il incarne le chorégraphe Mikhail Fokine aux côtés d'Alan Bates.

Mais tout ça n'est que du réchauffement car, de toute évidence, ce sont les années 80 qui seront les années Irons. C'est à cette époque qu'est diffusée la téléérie **Brideshead Revisited** d'après l'oeuvre d'Evelyn Waugh, qui crée un raz-de-marée autant en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis. S'il est un rôle déterminant dans la carrière de Jeremy Irons, et un rôle qu'il affectionne particulièrement, c'est bien celui de Charles Ryder, cet observateur toujours un peu distant qui gravite autour des membres de la famille de Lord Marchmain sans jamais s'engager sérieusement. Cet homme qui à la fin de sa vie se retrouve sans amour, sans but, sans enfant, donnera à sa manière le ton à plusieurs autres créations de l'acteur, des hommes qui doivent à un moment de leur vie accuser un échec important.

De cette expérience, Irons parle avec tendresse et fierté. En plus d'être un point tournant de sa carrière, **Brideshead Revisited** lui fournit l'occasion d'un long apprentissage de la caméra. Sur ce tournage de dix-huit mois, il apprend aussi à «s'économiser» et à conserver son énergie pour les moments où la caméra est à l'oeuvre.

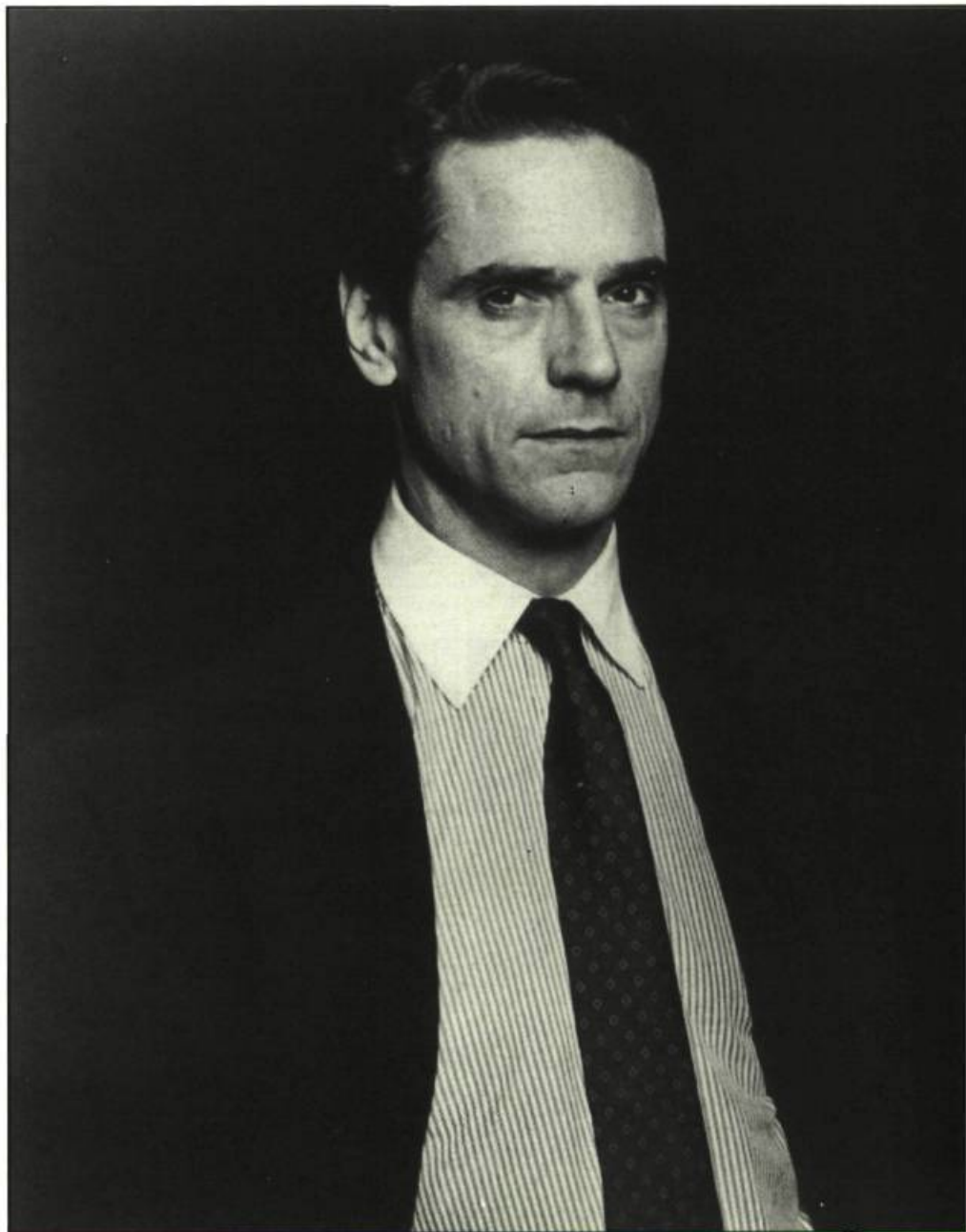
Dix-huit mois, c'est long et il aura même l'occasion d'y intercaler un second film pour le grand écran. Ce sera le très beau **The French Lieutenant's Woman** de Karel Reisz. Irons tenait beaucoup au rôle de Charles Smithson, le géologue amoureux d'une femme insaisissable et mise au ban de la société. Pendant deux ans, il a talonné le metteur en scène qui, de son côté, était à la recherche d'une star dont le renom pourrait garantir le financement du film : Meryl Streep. Irons avoue la plus grande admiration pour cette actrice américaine qui, comme lui, vient du théâtre, et découvre chez elle ce qu'il appelle «un autre registre de l'imaginaire» qui lui donne une approche différente.

Il tournera ensuite en coup de vent **Moonlighting** de Jerzy Skolimovski. Après une entente conclue autour d'une bouteille de vodka en janvier 82, Irons accepte sans avoir vu de scénario (il sera écrit au cours des dix jours suivants) et se lance sans plus de préparation dans un tournage en toute urgence. Le film conçu à partir du récent coup d'état en Pologne, écrit, tourné et finalisé en moins de cinq mois, sera présenté en compétition officielle cette année-là à Cannes.

Jeremy Irons a toujours voulu maintenir des liens serrés avec le monde du théâtre et mener une carrière également partagée entre l'écran et la scène, comme semblent le réussir certaines actrices anglaises, telles Maggie Smith ou Glenda Jackson, mais fort peu d'acteurs. En 84, il attaque Broadway sous la direction de Mike Nichols dans *The Real Thing* de Tom Stoppard où il côtoie Glenn Close. Sa prestation lui vaut cette année-là le Tony et le Drama League Award du meilleur acteur.

Il ne tournera qu'un seul film — mais quel film! — avant de retrouver les planches : **The Mission**. De son expérience avec Roland Joffe au coeur de la jungle, il garde un souvenir très cher et de Robert De Niro, sa covedette, il dit avoir appris à mieux ajuster son jeu pour la caméra.

Mais Irons, l'acteur du théâtre pour qui les rôles shakespeariens sont ceux «qui

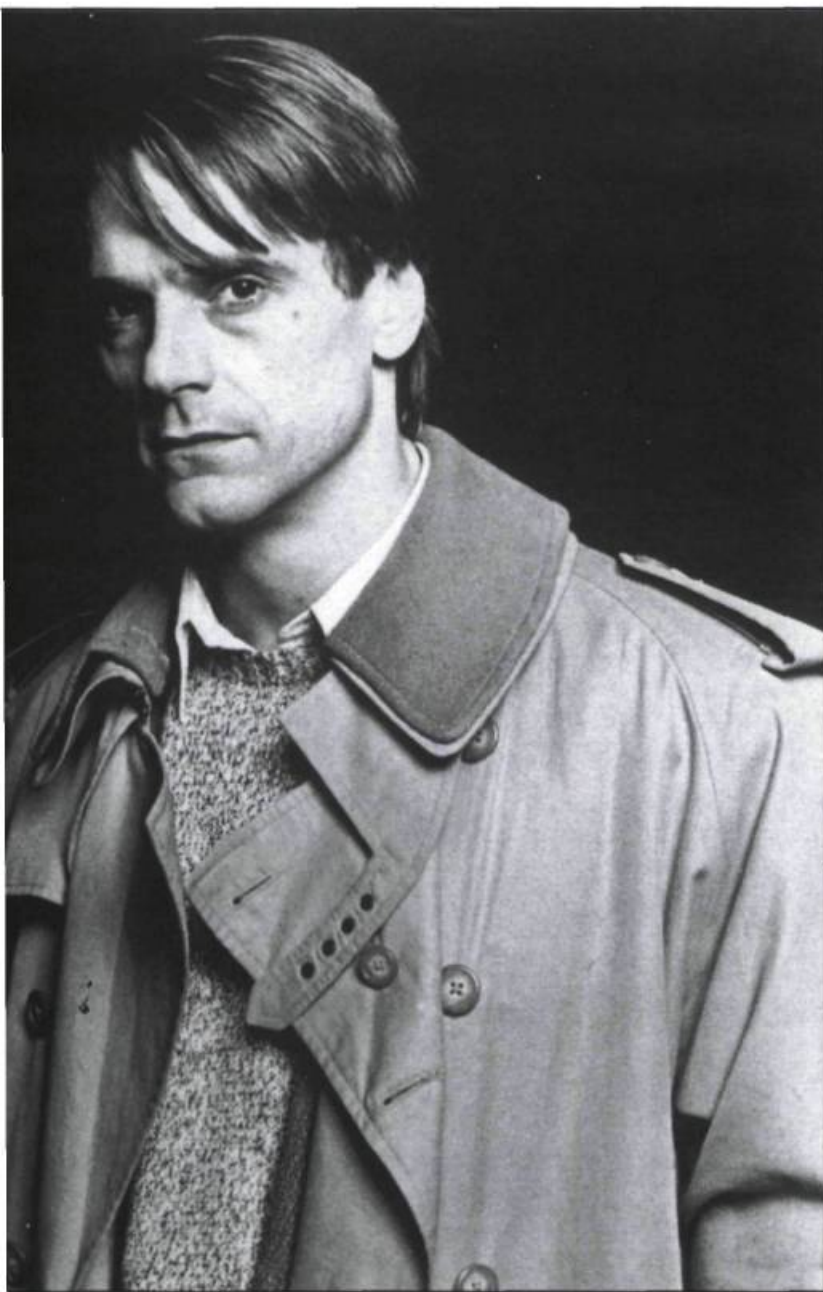


## LE MYSTÈRE

vous font réellement évoluer», va bientôt être servi. Lorsqu'en 86 les directeurs de la Royal Shakespeare Company lui offrent *Richard II* et le roi Leontes de *A Winter's Tale*, il n'hésite pas. D'autant plus qu'une troisième pièce, *The Rover*, une comédie enlevée du XVIII<sup>e</sup> siècle, est ajoutée à la liste, ce qui lui donnera l'occasion de partager la scène avec sa femme, Sinéad Cusack, qui s'est bâtie une solide réputation à la RSC.

Leontes et Richard sont deux souverains, l'un imaginaire, l'autre réel, qui brillent par leurs nombreuses faiblesses. Irons fait du premier un grand enfant gâté qu'on aurait le goût de ramener à l'ordre, et du second un martyr un peu lunaire aux mains

d'un Bolingbroke acide incarné par Michael Kitchen. Le duel est intéressant et la critique apprécie. Cette dernière a la réputation d'attendre de pied ferme les acteurs qui se sont aventurés au cinéma et qui reviennent à Stratford-on-Avon précédés d'une aura de *movie-star*. Elle ne se gêne pas pour les railler copieusement à l'occasion. Ce ne sera pas le cas pour Jeremy Irons.



Irons interprète le double rôle des frères Mantle dans **Dead Ringers**

# E I R O N S

Si l'acteur accepte de bonne grâce de se livrer au jeu de l'interview — une partie essentielle de son travail, il l'admet volontiers — il tient néanmoins à protéger sa vie privée. Si l'on veut percer la véritable nature du personnage, il s'agit peut-être de la chercher dans la trame de ses rôles. Il ne se considère pas comme un acteur de composition et préfère explorer les différentes facettes de sa propre personnalité.

Louis Malle, qui l'a dirigé dans **Damage**, dit de lui qu'il est un acteur expressionniste, très créatif. On serait tenté d'ajouter courageux. Malgré un physique des plus avantageux, sa démarche semble toujours traduire la plus grande prudence. Bien qu'il s'estime en forme, il ne recherche pas les rôles d'action qu'il trouve plutôt ennuyeux. Pour lui, «rien ne vaut une bonne scène bien écrite». Pourtant, bien qu'il aime les mots, il ne leur fait pas entièrement confiance. Lorsqu'il lit un scénario, il coupe, élague, élimine les redondances, les phrases inutiles.

Sa rencontre avec David Cronenberg sera l'une des plus enrichissantes, puisqu'il est à ce jour le seul metteur en scène avec qui il a choisi de retravailler une seconde fois. Dans **Dead Ringers**, Irons se révèle parfaitement renversant dans le double rôle des frères jumeaux gynécologues qui échangent leurs conquêtes et se partagent Geneviève Bujold. Un rôle doublement exigeant qui lui vaudra le Génie du meilleur acteur et le prix d'interprétation masculine décerné par le New York Film Critics Circle.

«Comme tous les acteurs, dira-t-il en entrevue, j'ai une partie de moi qui reste à l'intérieur et qui travaille, et l'autre qui me regarde travailler de l'extérieur. Plus je tourne, plus je prends confiance en moi et plus je deviens facile. Au bout d'un certain temps, je rentre complètement en moi et je m'en remets au réalisateur. Je deviens l'enfant et lui le père.»<sup>(1)</sup> Irons avoue une affection particulière pour **Dead Ringers** et admet que cette fois il lui a été plus facile de s'en remettre au metteur en scène.

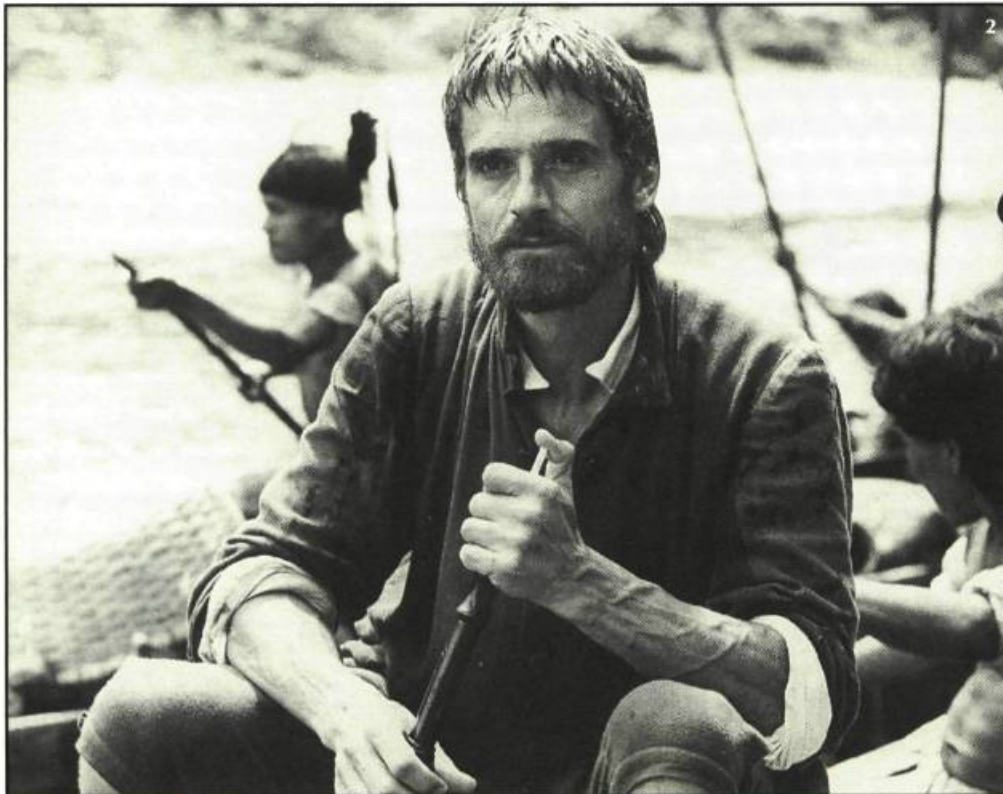
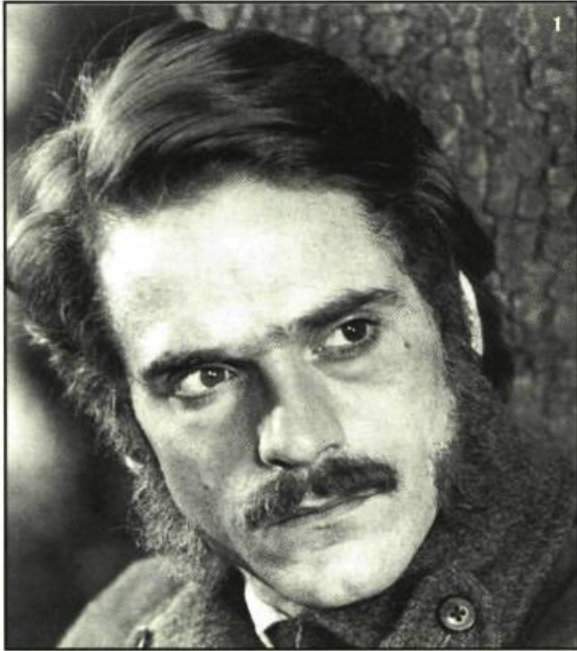
Il retrouve Cronenberg en 93 pour **M. Butterfly**, l'adaptation d'une pièce de David Henry Hwang qui a connu un énorme succès sur scène, mais qui se révèle moins excitante à l'écran. Ici, c'est le propos de l'entreprise qui séduit moins, mais Irons est tout aussi impressionnant dans une prestation sans fioritures qui ne cherche jamais à se gagner notre sympathie.

Comme tous ceux qui se disent volontiers paresseux, et qui curieusement finissent par être les plus actifs par compensation, il se met volontiers dans des situations qui demandent plus d'efforts. Ainsi, il acceptera les rôles qu'il se sent incapable de jouer au départ. Sur le tournage de **Damage**, qui comptait son lot de scènes fort délicates où les acteurs sont exposés dans ce qu'ils ont de plus secret, ils étaient plusieurs à craindre qu'Irons ne puisse jouer la scène cruciale de l'escalier telle qu'elle avait été écrite. Il leur a donné tort.

Pour le personnage de Klaus von Bulow, qu'il ne sentait pas bien au départ (mais qui devait lui valoir un Oscar<sup>(2)</sup>), Jeremy Irons se rend à New York faire quelques essais avec Dick Smith, le maquilleur qui a transformé Brando en Don Corleone. Ce sont, à toutes fins utiles, les premières concessions qu'il fait à l'apparence extérieure puisqu'il se trouve trop jeune pour le rôle: il a à l'époque quarante-et-un ans, Von Bulow avait la

1. **The French Lieutenant's Woman**

2. **The Mission**



cinquantaîne. Il hésite, estimant que le rôle devrait être donné à un acteur allemand ou autrichien. Mais cette carrure très germanique de la mâchoire, il la fera passer par son jeu en choisissant de s'attacher davantage aux moments où le personnage réagit aux pressions extérieures, ceux où il se révèle vraiment, si tant est qu'il laisse paraître quoi que ce soit de ses motifs. Jouant pour la première fois un personnage réel encore vivant, il choisit de ne pas le rencontrer et tente de reconstituer l'homme de l'extérieur, comme un puzzle. Comme il estime essentiel de savoir si von Bulow est innocent ou coupable, il élabore sa propre hypothèse mais gardera toujours ses conclusions pour lui.

Pour tout cinéphile, **The House of the Spirits** est l'occasion d'heureuses retrouvailles. Irons y retrouve Meryl Streep, treize ans après **The French Lieutenant's Woman** et ce sont maintenant deux stars d'égale magnitude qui se côtoient à l'écran. Il renoue également avec Glenn Close, sa partenaire sur scène dans **The Real Thing**, et sa femme, Sunny Von Bulow dans **Reversal of Fortune**. Dans le rôle du riche propriétaire parvenu Esteban Trueba, Irons porte une fois de plus sur ses épaules la charge sombre du film sans bénéficier d'aucun répit, ou presque, pour

solliciter notre sympathie. Il y a bien un écho du Charles Ryder de **Brideshead Revisited** chez cet homme usé, arrivé au bout de son âge sans avoir éprouvé de véritable amour ou de compassion, mais qui saisit une dernière chance de rédemption.

Acteur gagnant sur tous les tableaux, Jeremy Irons ne cache pas son intérêt pour la mise en scène. Mais il n'annonce pas les coups, il faut savoir le suivre. C'est peut-être ça le mystère Irons.

Dominique Benjamin

- (1) **Propos recueillis par Jean-Paul Chaillet, Première no 166, janvier 1991.**  
(2) **Le rôle de Klaus von Bulow dans Reversal of Fortune devait lui mériter en plus de l'Oscar, le Golden Globe du meilleur acteur et les prix d'interprétation pour le meilleur acteur décernés par la National Society of Film Critics et la Los Angeles Film Critics Association.**

FILMOGRAPHIE

- 1979 : **Nijinski** (Herbert Ross)  
1981 : **The French Lieutenant's Woman** (Karel Reisz)  
1982 : **Moonlighting** (Jerzy Skolimovsky)  
1983 : **Betrayal** (David Jones)  
1983 : **The Wild Duck** (Henri Safran)  
1984 : **Swann in Love** ou **Un Amour de Swann** (Volker Schlöndorff)  
1986 : **The Mission** (Roland Joffe)  
1988 : **Dead Ringers** (David Cronenberg)  
1988 : **A Chorus of Disapproval** (Michael Winner)  
1989 : **Australia** (Jean-Jacques Andrien)  
1990 : **Reversal of Fortune** (Barbet Schroeder)  
1990 : **Kafka** (Steven Soderbergh)  
1991 : **Waterland** (Stephen Gyllenhaal)  
1992 : **Damage** (Louis Malle)  
1993 : **M. Butterfly** (David Cronenberg)  
1994 : **The House of the Spirits** (Bille August)